

ALIBIS

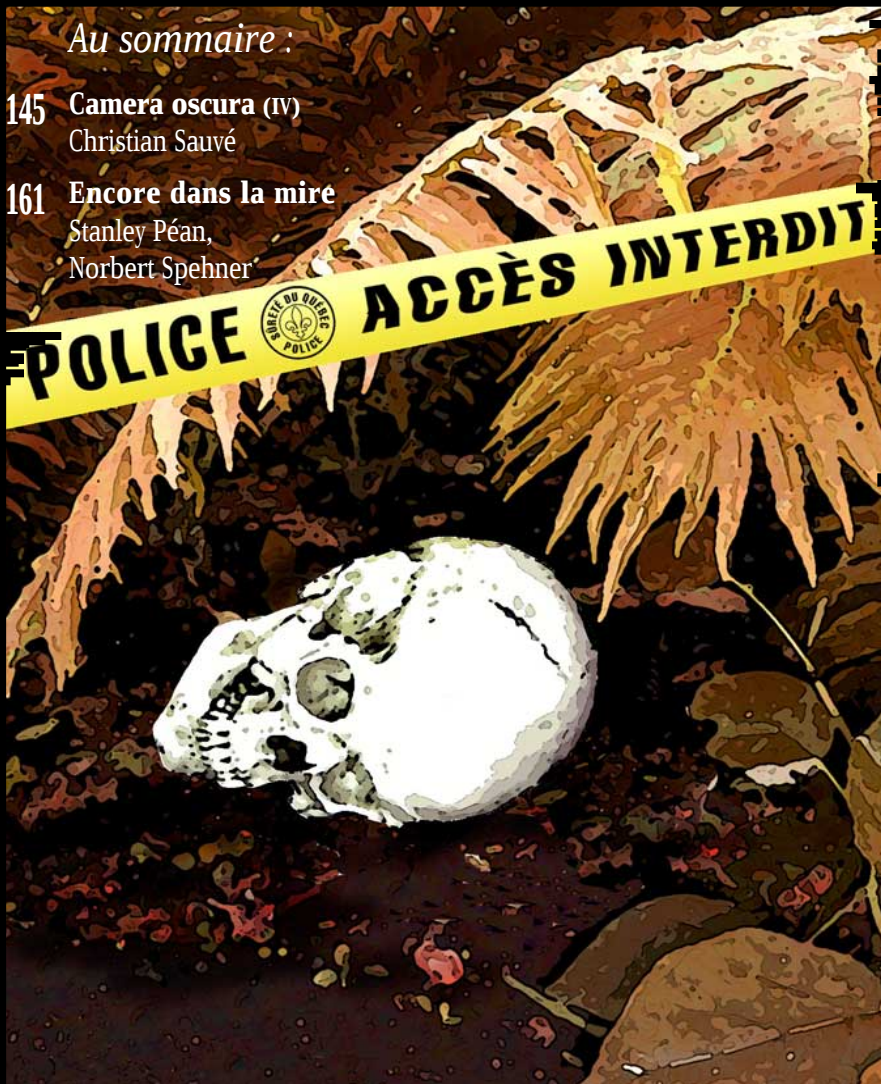
LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

145 **Camera oscura (IV)**
Christian Sauvé

161 **Encore dans la mire**
Stanley Péan,
Norbert Spehner



N° 4

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit



Au programme de *Camera oscura* ce trimestre-ci : une surabondance de films inspirés d'autres sources. Qu'il s'agisse d'adaptations franches de romans, de nouvelles ou de bandes dessinées, de fictions inspirées par des faits historiques ou bien de films jouant sur notre familiarité avec un genre bien précis, Hollywood s'est permis une petite pause d'originalité cet été. Voyons ce que ça a donné...

Adaptations libres

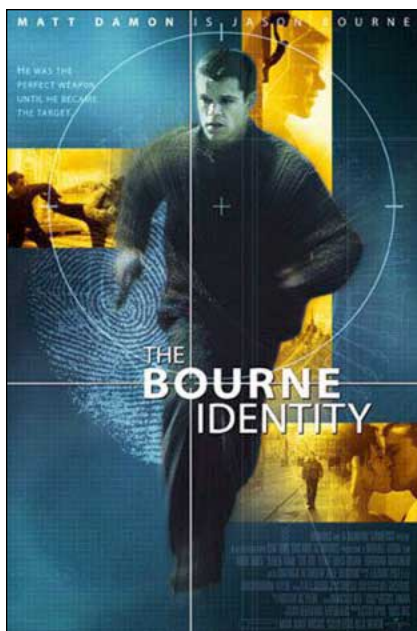
Pour les cinéphiles amateurs de livres à suspense, peu de films étaient aussi attendus que **The Bourne Identity**, l'adaptation du *best-seller* de Robert Ludlum. Ce n'est pas la première fois que le roman est porté à l'écran (on se souviendra notamment d'une mini-série télévisée diffusée en 1988, mettant en vedette Richard Chamberlain), mais cet effort à grand déploiement ne pouvait que susciter à nouveau notre curiosité.

La prémisse initiale demeure identique au roman ; un homme flottant à la dérive en pleine mer Méditerranée est rescapé par des pêcheurs. Amnésique, le seul indice le liant à sa vie précédente se trouve enfoui sous sa peau ; dans le livre, c'est un microfilm. Dans ce film, technologie oblige, c'est un microprojecteur laser. Dès le premier port, il partira à la recherche de son identité alors même qu'il se découvre des habiletés guerrières clairement hors du commun.

Ceux qui ne se souviennent pas de la trame du roman à partir de ce point n'ont pas à s'en soucier, parce que le film diverge ensuite assez complètement de ses origines littéraires. Oubliez le terroriste Carlos, les méchants soviétiques, la jolie économiste

canadienne-française et l'unité Delta : Bourne tente toujours de fuir des unités d'élite de son gouvernement, mais un dictateur africain devient sa cible originale et l'histoire s'en trouve d'autant simplifiée. Cette simplification s'étend même jusqu'à la structure narrative répétitive du film, qui utilise à trois reprises le même mini-scénario où Bourne réussit à se défendre des griffes d'un assassin tout en apprenant de nouvelles informations à son propre sujet.

Il est dommage que **The Bourne Identity** soit affligé d'un scénario aussi ordinaire et paresseux, car la présentation du film mérite des compliments. Réalisé avec professionnalisme par Doug Liman, ce thriller est empreint d'une atmosphère bien européenne. On retiendra particulièrement une poursuite automobile à travers les rues de Paris comme l'un des points fort du film. Le ton retenu et la cinématographie sobre renforcent une impression de réalisme rare dans le cinéma d'espionnage – mais, du même souffle, certains diront que cet effort manque de vigueur. Les amateurs de thrillers à la recherche d'une expérience moins tonitruante trouveront vraisemblablement leur compte avec ce film. Les inconditionnels du livre vont sans doute préférer la mini-série télévisée.



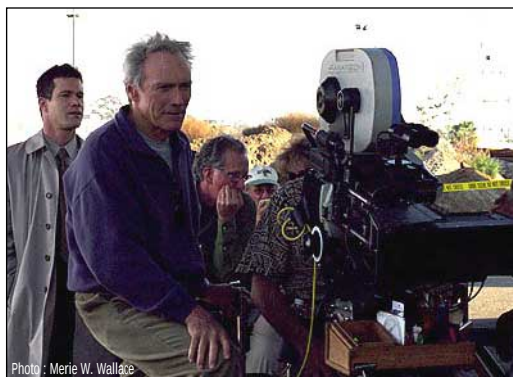


Photo : Merie W. Wallace

L'autre grande adaptation littéraire du trimestre est celle de *Blood Work* de Michael Connelly. Hélas, malgré l'excellente réputation de cet auteur de polar à succès, le film ne répond pas aux attentes pour des raisons bien particulières à Hollywood.

À première vue, livre et film concordent : à la suite d'une transplantation cardiaque, un ex-policier en convalescence doit reprendre du service à titre privé quand une femme lui demande de retrouver le meurtrier de sa sœur. Il possède une excellente raison d'accepter, puisqu'il a reçu le cœur de la victime du meurtre... Mais alors que l'enquête avance, les différences entre livre et film deviennent de plus en plus importantes : après l'ajout gratuit de quelques scènes d'action, le scénariste pousse l'audace jusqu'à assigner une identité différente au coupable !

147



Photo : Merie W. Wallace

Il n'est pas déraisonnable de supposer que la présence de Clint Eastwood au générique a eu des répercussions sur le scénario. Alors que le protagoniste du roman était un homme près de la quarantaine, Eastwood, lui, a plus de 70 ans et le voir dans ce rôle demande un peu d'indulgence de la part du spectateur, surtout lorsque le héros glisse des répliques essoufflées entre des scènes d'action à la carabine et une scène romantique avec une actrice une trentaine

d'années plus jeune que lui ! Voilà qui modifie considérablement la dynamique de l'histoire, sans compter que la convalescence du policier semble secondaire à sa retraite... Et que dire du poli imparfait du film, de son montage légèrement décalé, des performances parfois artificielles des acteurs, de la finale convenue et des dialogues mous ?

Il y a tout de même une véritable satisfaction à voir Eastwood jouer au fin limier, rassemblant des indices disparates pour en arriver (laborieusement) à des conclusions correctes. Les détails procéduraux sont fascinants et réussissent à maintenir l'intérêt. Cela dit, il ne sera pas particulièrement difficile pour les spectateurs les plus sophistiqués de deviner à la fois des éléments cruciaux de la résolution ainsi que l'identité du coupable bien avant la fin. Appréciations quand même l'étrangeté d'une adaptation où les amateurs de l'œuvre originale en connaissent finalement moins que ceux qui découvrent l'histoire pour la première fois...

Quand l'adaptation devient une œuvre en soi

Minority Report est un authentique film de science-fiction et, à ce titre, serait plus à sa place dans la chronique cinéma de notre revue-sœur *Solaris*. Cette œuvre comporte quand même suffisamment d'éléments propres aux films policiers pour en faire un hybride d'un intérêt particulier pour les amateurs de fiction criminelle. C'est de ce point de vue que nous allons en discuter dans le cadre de *Camera oscura*.

Jugeons-en par la prémisse : **Minority Report** ose se demander ce qui se passerait si l'on pouvait prédire les meurtres. Quelles seraient les répercussions de cette innovation sur nos forces policières, sur notre société, sur nos méthodes de punition ? Adapté



Photo : David James

très librement d'une nouvelle de Phillip D. Dick, ce film s'attaque à ces questions avec une certaine audace et, si le résultat final n'est pas impeccable, l'œuvre offre de quoi satisfaire à la fois les amateurs d'action et ceux qui aiment réfléchir un peu.

Tom Cruise y joue – fort bien – le rôle de John Anderton, un policier chargé de prévenir les crimes détectés par les « précogs » sur lesquels dépend le programme « pré-crime » de Washington, DC. Quand un meurtre est prévu dans la région, c'est à lui que revient la tâche de retracer les personnes impliquées et d'arrêter le coupable avant que le crime n'ait lieu. Une séquence d'ouverture dynamique nous montre les difficultés auxquelles il doit faire face quand vient le temps d'empêcher un crime passionnel.

Tout se complique quand un policier du FBI vient enquêter sur l'efficacité du programme pré-crime avant qu'il ne soit appliqué à l'échelle nationale. John Anderton lui-même en vient à prendre connaissance d'un rapport qui l'identifie comme meurtrier éventuel. Il doit alors échapper à toutes les autorités pour prouver son innocence tout en confrontant un système qu'il avait jusque-là cru parfait.

Minority Report est indéniablement un film d'action, mais c'est aussi de la science-fiction réaliste qui tente d'imaginer une société future bourrée de nuances complexes. C'est aussi un dilemme moral et une interrogation sur le sens de la justice, la punition, la prévention et les droits individuels. Ce n'est pas qu'un





bon gros divertissement : contrairement à plusieurs films de SF glorieusement fantaisistes, **Minority Report** invite un examen plus approfondi de son imaginaire. Malheureusement, c'est là que la crédibilité du film se désagrège.

Au point de vue procédural et systémique, on constate immédiatement des invraisemblances. Deux exemples : Alors que la séquence d'ouverture montre un suivi immédiat (policiers, psychologues, etc.) envers les quasi-victimes d'un meurtre, un moment capital du film dépend du fait qu'une présumée victime est laissée seule après l'arrestation du suspect. De plus, alors que le film prend bien soin de présenter des « témoins » académiques qui surveillent les policiers alors qu'ils étudient les indices des rapports précogs, ces mêmes témoins semblent disparaître complètement dès que leur supervision devient essentielle ! (De plus, que dire de ces robots araignées, qui contreviennent allègrement à quelques articles du *Bill of Rights* américain ?)

Il y a une objection bien plus sérieuse au fonctionnement du système pré-crime alors même qu'il semble être sur le point d'être étendu au niveau national : la capacité limitée des trois précogs ne semble clairement pas suffisante pour répondre à des demandes cent fois plus importantes. Comment étendre le système, donc ? De plus, le film laisse entendre que les précogs sont irremplaçables (une des trois précogs plus que les deux autres, soulevant ainsi d'autres questions), ce qui ne semble pas être satisfaisant ni bien durable à long terme.

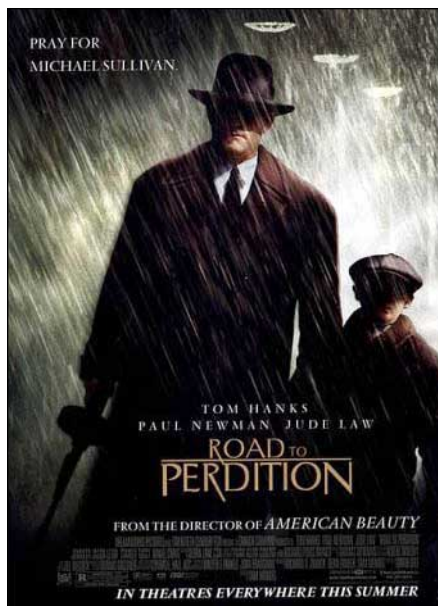
Néanmoins, malgré ces difficultés plus ou moins sérieuses, **Minority Report** demeure un excellent film qui mérite le détour. Ce n'est pas une réussite complète (on tiquera sur des changements de tons assez grossiers et les placements commerciaux envahissants) mais c'est incontestablement un des meilleurs films de l'année. Rare est l'œuvre qui suscite autant de satisfaction cinématographique (le style visuel et le raffinement technique du film sont exceptionnels), de plaisir viscéral (ah, ces poursuites !), d'analyse

symbolique (qu'en est-il du motif des yeux et de la pré/vision ?) et de débats intellectuels que ce dernier opus de Spielberg. Recommandé à tous, peu importe votre genre littéraire de prédilection.

Même si **Road To Perdition** s'inspire d'une bande dessinée, il ne s'agit pas d'un film de super-héros. Le film nous plonge dans l'atmosphère lourde de l'Amérique au temps de la Prohibition. Michael Sullivan (Tom Hanks) est un homme de main pour une organisation criminelle menée par John Rooney (Paul Newman). Or, des accrochages amèneront Sullivan à se défendre contre ses propres confrères. Forcé de fuir avec son fils, il prendra ensuite sa vengeance contre ceux qui l'ont trahi.

Le *look* professionnel et respectable de ce film ne fait que masquer son scénario tiré tout droit d'un film de série B. L'assassin ultra-compétent affrontant ses ex-employeurs après une trahison éhontée, ce n'est pas exactement une trame originale en cinéma à suspense. Le roman illustré éponyme (écrit par Max Allan Collins et illustré par Richard Piers Rayner) dont est tiré le film ne renie pas ses sources et se complaît dans ses origines violentes et brutales. Mais le réalisateur Sam Mendes (**American Beauty**)

151



travaille très fort à dissocier son film de telles vulgaires histoires de genre. La cinématographie est exceptionnelle, chaque image étant méticuleusement travaillée pour en retirer le plus de jus visuel. L'effort mis dans la reconstruction des années 30 suggère aussi une respectabilité que le film aurait de la difficulté à obtenir s'il était demeuré purement contemporain. Le jeu admirable des acteurs est digne et plein de retenue ; à les voir, on en vient à se sentir coupable d'aimer le film comme histoire noire. Ici, défendu de s'amuser !

Très long pour la densité de l'histoire qu'on y raconte, **Road To Perdition** rumine constamment sur les thèmes de la loyauté et de la paternité, qu'il s'agisse de la relation entre les Sullivan père et fils, ou de celle entre Sullivan et son employeur. L'effet ultime du film rappelle un peu la série **The Godfather**. C'est de la fiction criminelle exceptionnelle, mais la prétention artistique qui l'infuse en fait quelque chose qui dépasse ses origines génériques. Malgré le manque d'originalité, le rythme délibéré et le sentimentalisme parfois surfait, c'est un beau film, voire un grand film.

152

(Plus ou moins) inspirés d'histoires vraies

Décrivant les combats américains dans le théâtre du Pacifique au cours de la deuxième guerre mondiale, le dernier film de John Woo, **Windtalkers**, semble à première vue s'inscrire dans la lignée des « nouveaux films de guerre » inaugurée par **Saving Private Ryan**, au même titre que **Enemy At The Gates**, **Black Hawk Down**, **We Were Soldiers** et autres. Il s'agit cependant d'un film fort différent, rescapé d'un autre genre et peut-être même d'une autre époque.

Basé peu rigoureusement sur des faits historiques, **Windtalkers** raconte les aventures d'un soldat Navajo (Adam Beach) envoyé au front comme officier de communication radio. Son avantage ; un code en Navajo, indécodable par l'ennemi japonais. Un tel effort a véritablement existé, bien que les soldats de cette équipe n'aient jamais été dépêchés aussi près des combats que ceux du film !

Le protagoniste de **Windtalkers**, cependant, n'est pas ce soldat Navajo, mais plutôt un soldat défiguré (Nicolas Cage) qui est chargé de « protéger le code » en l'empêchant de tomber aux mains de l'ennemi, avec toutes les complications que cela sug-



gère. La relation compliquée entre les personnages de Cage et Beach n'est pas particulièrement harmonieuse et c'est cette intensité dramatique qui fournit la matière première à ce récit.

Hélas, ce sont des scénaristes amateurs qui ont écrit **Windtalkers**. Les clichés se succèdent (deux soldats suscitent l'attachement par un peu de musique impromptue, le protagoniste s'entiché de son infirmière, les Navajos sont tous inévitablement spirituels, etc.) et le film ne sait jamais quand arrêter d'en remettre. Alors que la tension

raciale entre Cage et Beach est bien suffisante pour retenir l'attention, le scénario ajoute un autre élément antiraciste explicite de par la présence d'un soldat bête et méchant – qui changera éventuellement d'avis, bien sûr. Ces épisodes navrants sont presque insupportables dans le contexte d'un film d'action. Ils ajoutent également quelques minutes à un film déjà suffisamment long et des dialogues particulièrement affligeants à un scénario qui comporte sa part de problèmes d'écriture.

Mais ces défauts masquent à peine un problème plus fondamental. Les inconditionnels de John Woo savent déjà de quoi est





154

capable ce réalisateur, et peu d'entre eux seront déçus par les images de ce film de guerre. **Windtalkers** est bourré de scènes époustouflantes pleines de carnage, de fusils déchaînés, d'explosions dopés à l'essence et de cascades douloureuses. La cinématographie est étonnante, présentant souvent des plans à deux ou trois niveaux simultanés d'action guerrière. On reste ébahi devant certains mouvements de caméra dynamiques où l'œil guerrier de Woo se laisse aller sur un champ de bataille. Au niveau visuel, **Windtalkers** a peu de compétiteurs cette année.

Mais attention ! La cinématographie grandiose de Woo n'en est pas une de film de guerre. Alors qu'il est acceptable – dans des films d'action ! – de voir des soldats projetés quelques mètres dans les airs par des explosions bien juteuses, Spielberg, Scott et compagnie nous ont désormais habitués à une représentation bien plus juste de la guerre. Tout comme **Pearl Harbor** l'an dernier, le spectacle de **Windtalkers** est impressionnant, mais pas particulièrement réaliste ou approprié. Il était un temps où l'on pouvait retirer un plaisir viscéral à voir un soldat typiquement américain descendre des ennemis par douzaines, mais ce temps est révolu. Ce serait trop indulgent que de considérer **Windtalkers** comme un retour à l'époque triomphaliste de John Wayne avec ses cascades grandioses et ses dialogues naïfs. Le spectateur moderne mérite mieux. Les dévoués de Woo savent déjà à quoi s'attendre de ce film, mais les autres auraient avantage à être plus circonspects.

K-19: The Widowmaker n'est guère mieux réussi, mais les causes de ses déficiences sont très différentes. Un compte rendu très romancé d'événements véridiques de la guerre froide, ce film nous ramène en 1961, alors que les Soviétiques mettent en ser-

vice leur sous-marin nucléaire le plus sophistiqué. Harrison Ford et Liam Neeson y jouent respectivement le capitaine et le premier officier du sous-marin, deux hommes qui ne s'entendent guère et qui luttent périodiquement pour le contrôle du navire.

Ce n'est pas là le seul problème du K-19 : une série d'événements malheureux ne cesse de causer des ennuis au cours du voyage, se soldant éventuellement par une brèche au sein du réacteur nucléaire qui propulse le sous-marin. Alors que la vie de chaque membre de l'équipage est menacée, quelques marins se portent volontaire pour effectuer des réparations d'urgence, même s'ils sont complètement dépourvus de protection contre les radiations...

Il est fort dommage que **K-19** ne réussisse jamais à créer un attachement aux personnages secondaires. À part les deux vedettes du film, on a de la difficulté à distinguer les membres d'équipage les uns des autres. Coutume militaire oblige, tous les marins se ressemblent, et on ne peut les reconnaître qu'à partir de traits superficiels ; un est moustachu, l'autre porte secrètement un symbole religieux, un troisième a toujours sur lui la photo de sa fiancée, un quatrième possède un rat domestique... Cela devient problématique lorsque ces personnages doivent se sacrifier pour le bien de l'équipage ; qui sont-ils, après tout ?

D'autres défauts, petits et grands, viennent également endommager l'impression créée par le film. Sur le plan du suspense, **K-19** demeure une histoire à propos de quelque chose qui a déjà eu lieu ; le spectre de la troisième guerre mondiale soulevé tard dans le film en est un de polichinelle puisque nous savons « ce qui ne s'est pas passé par la suite ». La fidélité du film à la réalité historique fait défaut : le « véritable » dernier voyage du K-19 n'était





pas également son premier (le sous-marin a été mis à la retraite en 1991 et détruit en 2002, incidemment), et plusieurs événements du film se sont en fait déroulés sur plusieurs voyages. Enfin, le spectateur fourmillera d'impatience durant les dernières minutes du film, qui consiste en un coda inutile face à un drame déjà bouclé.

Malgré tout, **K-19** fonctionne tout de même plutôt bien du point de vue docu-fictif. La réalisatrice Kathryn Bigelow (**Point Break**) sait donner une énergie dynamique aux séquences dramatiques, et on ne peut qu'applaudir les talents combinés des menuisiers et des caméramen qui ont su donner à l'intérieur du sous-marin cet air peu recommandable aux claustrophobes. Quelques séquences ininterrompues au début du film se promènent à l'intérieur du K-19 comme s'il s'agissait d'un véritable sous-marin. Les férus de technologie militaire prendront sûrement un plaisir certain à finalement voir, à l'écran, une représentation de la vie à bord d'un sous-marin soviétique d'époque.

Mais il est inutile de chercher dans **K-19: The Widowmaker** un thriller plein de combats sous-marins et de tensions internationales. Contrairement à ce que suggère la trompeuse bande-annonce, aucune torpille n'est lancée au cours de ce film et le résultat est plus près du techno-thriller historique que du film d'action militaire.

Espions en tous genres

Alors même que la série James Bond a célébré son quarantième anniversaire au grand écran, son influence continue de se faire sentir sur une nouvelle génération de films. Trois parutions



récentes illustrent bien que, même lorsque l'on tente de s'en éloigner, on en revient toujours à payer un hommage à l'espion anglais.

Il n'y a pas grand-chose à dire sur **Austin Powers: Goldmember**, le troisième épisode de cette série humoristique. Contrairement au premier film, qui se moquait allègrement de certaines conventions des films d'espionnage, ce dernier épisode se complaît dans un humour de plus en plus scatologique.

Malgré le titre parodique, **Goldmember** n'a plus grand-chose à dire sur les films – à part ceux de la série **Austin Powers**. Les mêmes gags de goût douteux se répètent maintes fois sans innovation, certains personnages n'apportent rien de drôle au film et le tout se complaît dans un infantilisme insupportable. On ne notera qu'une séquence d'ouverture inventive – parodiant les *blockbusters* de type **Mission: Impossible** – comme l'un des seuls moments sauvant **Goldmember** du désintérêt plus profond. Même la séquence *disco-blacksploitation* tombe à plat, surtout après une réussite comme **Undercover Brother** plus tôt cette année. Rien à voir ici pour les lecteurs d'*Alibis*!

Une autre comédie d'espionnage réussit nettement mieux. **Spy Kids 2: The Island Of Lost Dreams** est une de ces raretés, une suite tout aussi valable que le film original. Bien que destinée à un jeune public, la série **Spy Kids** comporte suffisamment d'action, d'humour et d'effets spéciaux pour plaire à toute la famille.

Il s'agit d'un univers fantaisiste où des enfants peuvent accompagner leurs parents espions en missions dangereuses et où la fillette du président des États-Unis semble avoir autant de pouvoir que son père. Dynamique, ingénieux, inoffensif et amusant, on ne peut en demander beaucoup plus d'un film pour jeunes.

Mais **Spy Kids 2** mérite également le détour pour les amateurs de films d'espionnage de par ses clins d'œil à certains clichés à la Bond : « *An agent is only as good as his*



gadgets! » lance un des personnages techno-fétichistes du film et, évidemment, les protagonistes devront éventuellement apprendre à se débrouiller dans un environnement où tous les bidules électroniques sont inactifs. Le film s'amuse également à parodier ces combats d'arts martiaux interminables par une séquence où les deux adversaires ont été entraînés à la même école et utilisent donc exactement les mêmes techniques... et que dire de cette soirée mondaine bourrée d'espions (et de leurs enfants) au début du film ?

Le tout est écrit, produit et réalisé de façon fort dynamique par Robert Rodriguez, qui supervise également le montage sonore et les effets spéciaux. Les cinéphiles au penchant plus technique admireront sans doute l'économie des moyens qui a permis à Rodriguez de livrer un film d'une facture visuelle impressionnante avec un budget relativement petit. Le tout est filmé en vidéo digitale, mais bien malin sera celui qui y verra une différence avec des moyens plus traditionnels. Bref, il est difficile de ne pas admirer **Spy Kids 2**, que ce soit au niveau des techniques employées,



des valeurs véhiculées par le film ou, tout simplement, du pur plaisir du spectateur. Un choix idéal pour toute la famille.

En revanche, **XXX** vise carrément le segment adolescent de la population. Inspiré par une fausse attitude « rebelle » plutôt ridicule et appuyé par une bande sonore techno-rock, **XXX** se flatte explicitement d'être un James Bond pour une nouvelle génération. C'est une comparaison évidente dès la première séquence, où un agent fort raffiné ne peut composer avec le désordre d'une

prestation du groupe rock Rammstein. La NSA, raisonnant qu'il faut combattre des anarchistes par des semblables, cherche alors à recruter certains des meilleurs criminels américains. Au bout d'un entraînement particulièrement violent, le seul gradué est Xander Cage – alias Triple-X – incarné par le formidable Vin Diesel. Alors que Bond est suave, raffiné et professionnel, Cage est tout muscle et tout audace ; il utilise sa connaissance des « sports extrêmes » pour se tirer d'affaire, se taille un chemin à travers les situations difficiles en bluffant et réussit un peu malgré lui à accomplir sa mission.

Cependant, il est amusant de noter qu'une fois passé l'attitude mauvais garçon, **XXX** n'est rien de plus qu'un clone narratif de Bond. La structure dramatique est identique, y compris la jolie fille, l'assistant technique, l'infiltration de la forteresse ennemie, le combat avec le vilain et l'enjeu de dernière minute.





Tout est très familier malgré les airs que se donne un scénario somme toute très ordinaire. Vin Diesel est heureusement assez prenant dans un rôle qui repose entièrement sur sa présence imposante, parce que le dialogue qu'il doit livrer est généralement sans saveur. Même si on les sait améliorées par ordinateur, les cascades réussissent à impressionner davantage que tout ce que l'on a vu récemment chez Bond. Seul l'avenir nous dira si ce film peut devenir une « franchise » durable... mais il faudra alors qu'elle se démarque un peu plus de ce que Bond peut accomplir.

160 Bientôt au programme

La tendance dérivative d'Hollywood se poursuivra au prochain trimestre. En vedette de la prochaine édition de *Camera oscura* : **Die Another Day**, le prochain épisode de la légendaire série James Bond. Aussi au programme : une adaptation d'une série télévisée (**I Spy**) deux *remakes* (**The Truth About Charlie** et **Red Dragon**, ce dernier étant à la fois une adaptation du livre de Thomas Harris et un film s'intégrant à la série **The Silence Of The Lambs** et **Hannibal**) et au moins un film inspiré par des faits réels (**City By The Sea**). Heureusement, quelques scénarios plus originaux seront aussi à l'affiche, qu'il s'agisse de **Balistic: Ecks Vs Sever**, **Formula 51**, **Knockaround Guys**, **Dark Blue**, **Trapped** ou de **Phone Booth**.

D'ici là, bon cinéma !

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



ENCORE DANS LA MIRE

de
Stanley Péan, Norbert Spehner

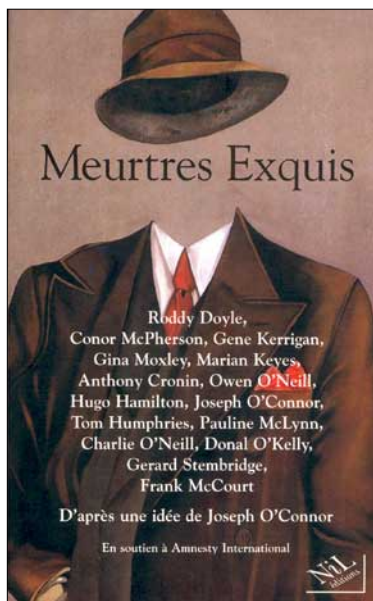
Quinze plumes valent-elles mieux qu'une ?

Quel livre déroutant ! À vrai dire, on dirait moins un livre qu'une soirée bien arrosée dans un pub enfumé et bruyant en compagnie d'une quinzaine d'Irlandais, dont les plus connus se nomment Roddy Doyle et Frank McCourt. Inspiré de la méthode du cadavre exquis, ce roman à trente mains a été écrit en soutien à Amnesty International. C'est donc pour une bonne cause, n'en doutons point, même si le résultat final n'est pas nécessairement à la hauteur de la générosité de l'intention.

Meurtres exquis s'ouvre donc sur un chapitre signé Roddy Doyle, où l'on fait la connaissance de Nestor et Roberts, un couple de policiers corrompus à la solde de M^{mes} Bloom et Blixen, dont le premier tue par inadvertance un clochard. Bientôt, Nestor est lui-même retrouvé mort sur les lieux de son homicide involontaire, de même que Roberts, à son tour assassiné par sa tendre moitié qui le cocufiait avec son patron. De chapitre en chapitre, les meurtres se

succèdent, que dis-je, s'accumulent, créant une impression de chaos total. La clé du mystère de cette hécatombe semble se trouver dans les pages de ce manuscrit en apparence totalement indéchiffrable, que certains se figurent être un inédit de James Joyce et d'autres, la formule d'une crème antirides miracles. Nos pittoresques vieilles dames indignes, M^{mes} Bloom et Blixen, sont prêtes à tout pour mettre la main sur le texte en question, mais elles ne sont pas les seules.

C'est l'écrivain Joseph O'Connor qui a eu l'idée de ce collectif, pour lequel il a recruté des écrivains de renoms, des dramaturges, des scénaristes et même des jeunes talents de la scène littéraire irlandaise contemporaine. Au fil de la succession des chapitres, on a l'impression que la seule ambition de chacun de ces auteurs est de voir s'il est possible d'assassiner davantage de personnages que celui qui l'a précédé. Cela peut-être vu comme un exercice de style amusant, d'autant plus que les clins d'œil parodiques aux monstres sacrés de la littérature irlandaise (Joyce, Yeats, Blixen, Bloom et autres)



abondent, comme en témoigne le titre original : *Yeats Is Dead !* Cependant, l'amateur de polar, plus friand de sensations fortes et de cohérence narrative que de démonstrations gratuites d'érudition académique, risque en définitive de s'ennuyer à la lecture de ce faux roman noir à l'intrigue un brin tarabiscotée.

Un projet bien intentionné, une belle idée, beau-coup d'humour décapant, quelques passages diablement originaux... mais, en somme, une déception néanmoins. Tant pis. (SP)

Meurtres exquis

Joseph O'Connor, Roddy Doyle,
Frank McCourt et al.
Nil, 295 pages.

162

Diagnostics fatals

Diagnostic mort est une anthologie concoctée par Jonathan Kellerman (en collaboration avec *The Mystery Writers of America*) dans laquelle on trouve 14 nouvelles inédites de suspense. C'est la troisième anthologie du genre, les deux autres ayant été présentées par Mary Higgins Clark et Scott Turow.

Surtout ne vous fiez pas au titre et encore moins à l'illustration de couverture (un scalpel qui tranche on ne sait trop quoi...). Ils nous induisent en erreur en suggérant un recueil thématique plein de médecins fous, de maniaques de la découpe et autres erreurs médicales fatales. Kellerman présente la chose ainsi : « Ce livre réunit des gens de talent, acharnés à sonder le mal, lorsqu'il surgit dans l'existence de ceux qui ne sont pas payés pour l'affronter — des hommes ou des femmes étrangers à la police, propulsés souvent contre leur gré, dans le rôle du redresseur de torts. » Là encore, le recueil ne correspond pas vraiment à ce qui est promis mais dans le fond, ça n'a pas grande importance puisque l'ensemble, quoique hétéroclite, nous propose des nouvelles de bonne qualité. Parmi mes préférées, il y a « La Justice par quatre bouts de la lorgnette » de Jon L. Breen, une histoire à quatre facettes, quatre points de vue qui offrent autant de surprises et de coups de théâtre. « Le Club des affreux jojos », de Doug Allyn, met en scène une psychologue qui tente de réhabiliter des batteurs de femmes et qui découvre, la rage au cœur, qu'un flic s'est infiltré dans le groupe, pour une raison qu'elle tentera de découvrir. À ses risques et périls. « Images fatales », de John Lutz, prouve hors de tout doute qu'il est des auteurs les



plus doués de sa génération. Le récit, très noir, est centré sur une belle jeune femme qui rêve d'une carrière artistique. Elle se sert des caméras de surveillance du magasin où elle travaille pour faire des bouts d'essais, sans se douter qu'elle est en train de jouer son destin. Un récit magistral ! « Monsieur Scoop » de Faye Kellerman concerne un journaliste, grand spécialiste du scoop, qui a un véritable don de voyance. Mais s'agit-il vraiment de cela ou y a-t-il une explication plus simple, logique quoiqu'aussi renversante ? « Le Sourire de Michèle Pfeiffer », de Jeremiah Healey, est une histoire assez classique de femme fatale dont on devine assez vite le dénouement. « Croque-mort & Cie », de Max Allan Collins, est basé sur une affaire réelle. Il met en scène Nathan Heller, engagé par Eliot Ness pour résoudre une affaire d'escroquerie peu banale. Parmi les autres écrivains invités se trouvent Nancy Pickard, Lia Matera, Marilyn Wallace, Michael Z. Lewin et Carolyn Wheat. Mon diagnostic final ? Une bonne anthologie, avec des histoires meilleures que d'autres, certes, (c'est un peu la loi des recueils !) qu'il faut apprécier (autre loi du genre) en espaçant la lecture des nouvelles, histoire d'empêcher les personnages de la première d'envahir la huitième, et ainsi de suite ! Ce qui serait mortel ! (NS)

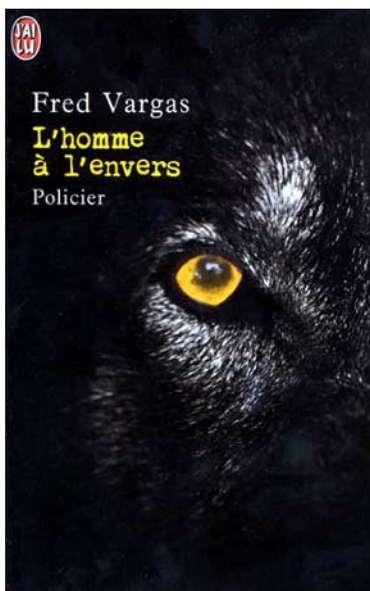
Diagnostic mort

(présenté par) Johnathan Kellerman
Albin Michel, 387 pages.



Une femme nommée Fred et un loup nommé garou !

Fred Vargas serait-elle la Marguerite Duras du polar français ? Trêve de plaisanterie... Depuis quelques mois maintenant, il y a un tel battage médiatique, un tel concert de louanges autour de l'œuvre polardière de cette femme au prénom masculin, que ma méfiance naturelle vis-à-vis de tout tapage excessif s'est éveillée mais aussi, je dois le reconnaître, une certaine curiosité. Moi qui ne lis que peu de romans policiers français, ai donc décidé d'aller voir que quoi il en retournait. Pour mon initiation à l'œuvre de Vargas, j'ai choisi *L'Homme à l'envers*, réédité chez J'ai Lu et qui avait obtenu le Grand Prix du Roman noir de Cognac. Pour une fois, la quatrième



de couverture a été utile puisqu'elle me promettait rien de moins qu'une histoire de loup-garou. Ça se passe dans le Mercantour où on a décidé de laisser les loups vivre en liberté, ce qui ne fait l'affaire ni des bergers ni des moutons. Un vent de révolte gronde et soudain, les ennuis réels commencent. Un loup tue des brebis, puis une éleveuse est retrouvée égorgée dans sa bergerie. Il n'en faut pas plus pour que, dans ce milieu rural, les superstitions resurgissent, les bruits se propagent. Bientôt, la rumeur tourne à la psychose et la chasse au loup-garou commence, menée par Camille, ex-future petite amie du commissaire Adamsberg, actuelle copine de Lawrence, un Canadien spécialiste des grizzlis et qui ne croit en rien à ces histoires de monstres. Camille part à la chasse au loup avec le jeune Soliman et le Vieilleux. Quant à Adamsberg, il n'apparaît vraiment qu'après une centaine de pages. Mais il a suivi l'affaire de loin, rassemblé assez d'éléments pour nous mener au dénouement. En toute honnêteté, je ne comprends vraiment pas le concert d'éloges qui a entouré la publication de ce livre gonflé aux stéroïdes critiques. Les premières pages m'ont tellement irrité que j'ai failli renoncer. Le style est agaçant, presque maniéré (tout comme l'était celui de cette préten-

teuse Duras qui me hérissait le poil). Le personnage de Lawrence s'exprime comme un débile léger. C'est assez crispant ! L'intrigue est relativement bonne mais ça ne va pas plus loin, d'autant plus que la fin est « fabriquée » ou, pour employer un terme durassien, « controuvé ». Loin de moi, pourtant, l'idée d'inviter Fred à se taire... Je lirai bientôt un autre Vargas, histoire de redonner la chance au coureur, mais s'il n'est pas plus intéressant que celui-là, je retournerai à d'autres amours. Ah, au fait : pourquoi l'homme à l'envers ? Il y a fort longtemps, quand on soupçonnait quelqu'un d'être un loup-garou, on lui ouvrait le ventre depuis la gorge jusqu'aux couilles, histoire de vérifier si les poils étaient dedans. Et si on se trompait... eh ben... il ne restait plus qu'à présenter des excuses embarrassées à la famille du défunt. (NS)

L'Homme à l'envers

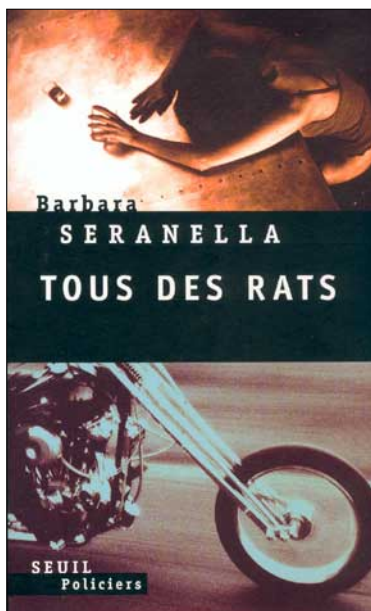
Fred Vargas

J'ai lu, coll. Policier, 318 pages.



Aucun humain concerné ?

Aux yeux de l'inspecteur Mace Saint John, l'assassinat du truand « Flower George » Mancini, un petit trafiquant bien connu de la police de Venice, est à classer dans les cas « TCT, AHC » — c'est-à-dire « trouduc contre trouduc, aucun humain concerné ». Pas de quoi écrire à sa mère, donc. Même pas quand disparaît le suspect numéro Un, en l'occurrence la fille de la victime, Munch Mancini, très vite initiée à la drogue et à la prostitution par son défunt père. Pourtant, quand l'arme qui a servi au crime se révèle liée à une série de meurtres extrêmement violents, avec démembrements à la clé, Saint John entreprend initialement de remuer ciel et terre pour la retrouver. Mais même en obtenant de la ravissante agente de probation les détails de la jeunesse sordide de Munch, l'enquêteur ne parvient pas à retrouver la trace de la fugitive qui travaille sous un alias comme mécanicienne au garage Happy Jack's et tente de se refaire une nouvelle identité, une nouvelle vie. Tant pis. De toute façon, notre héros en a plein les bras, avec les problèmes de santé de son père, Digger Saint John. Mais quand de nouveaux indices sur les allées et venues de la junkie soupçonnée de parricide



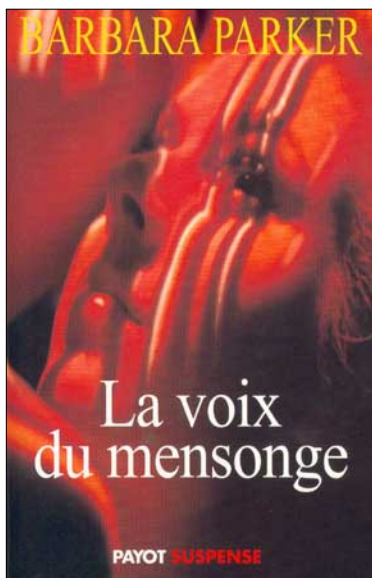
font surface, ne lui faut-il pas poursuivre l'enquête, qu'il le veuille ou non ? Et dans ce cas, si vraiment Munch tient à sa nouvelle existence, elle devra sinon conclure un pacte avec le policier, au moins essayer de prouver son innocence dans cette affaire.

Premier roman d'une auteure qui a passé vingt ans de sa vie à bosser dans une station service de la banlieue de Los Angeles, *Tous des rats* est une œuvre étonnamment maîtrisée, menée tambour battant, admirablement servie par une écriture efficace et diablement évocatrice et peuplée de personnages crédibles et attachants. Même les détracteurs du polar devront reconnaître le talent d'une écrivaine capable de camper des scènes aussi réussies que toutes celles impliquant Saint John et son père malade, littéralement criantes de vérité. En définitive, même si l'intrigue ne fait pas l'économie de quelques conventions en apparence incontournables du genre, *Tous des rats* s'impose comme l'une des agréables surprises de la rentrée polar, et Barbara Seranella comme un nom à retenir. (SP)

Tous des rats

Barbara Seranella

Le Seuil, coll. Policiers, 243 pages.



Pas de rappels, de grâce...

Troisième volet des aventures de l'avocate floridienne Gail Connor et de son collègue et amant Anthony Quintana (après *Délit d'innocence* et *Procès d'intention*), *La Voix du mensonge* plonge les deux héros au cœur d'une affaire passablement complexe, j'irais même jusqu'à dire inutilement et excessivement complexe. Barbara Parker utilise ici l'opéra et l'Histoire de l'Amérique centrale comme figures emblématiques de l'opposition entre les cultures yankee et cubaine, source constante de malentendus et de tension dans la vie sentimentale de Connor et Quintana.

Lors d'une soirée à l'opéra, nos tourtereaux apprennent que Tom Nolan, le ténor qui devait ouvrir la saison dans le *Don Giovanni* de Mozart, serait au cœur d'une controverse : pour avoir donné des récitals devant Castro à La Havane deux ans plus tôt, il s'est attiré l'hostilité de la communauté cubaine de Miami, résolument anti-castriste. Alors que la direction de l'Opéra de Miami s'inquiète de la campagne que mène en ondes Octavio Reyes, le beau-frère de

Quintana, contre leur chanteur vedette, Gail découvre les anciennes sympathies marxistes de son amant. Il semble que Quintana et certains membres de la direction de l'Opéra se soient côtoyés dans un périple de militants résolus à prêter main forte aux Sandinistes nicaraguayens, périple qui a hélas culminé avec l'assassinat de l'ex-compagne de Quintana par un sbire de Somosa. Mais tandis que Gail Connor s'inquiète des zones d'ombre dans le jardin secret de son amoureux, un mystérieux meurtrier entreprend d'éliminer une à une les personnes impliquées dans cette mésaventure nicaraguayenne...

Autant l'avouer d'entrée de jeu, je ne suis pas un amateur des polars de Barbara Parker. Et malgré quelques observations intéressantes sur la communauté cubaine de Miami, ce n'est certainement pas avec *La Voix du mensonge* qu'elle gagnera mon adhésion à son travail. En dépit de l'estime manifeste que vouent à Parker les artisans du milieu (l'auteur avait mérité une mise en nomination au Prix Edgar pour son premier livre en 1994), je trouve ses intrigues convenues, un brin mélodramatiques et, souvent, maladroitement construites. Le point d'orgue de *La Voix du mensonge*, où Connor réussit à gagner du temps en convaincant l'assassin d'écouter un disque d'opéra, est un summum de comique... involontaire. Un peu de sérieux aurait pourtant été de mise. Je doute que même les inconditionnels de Parker puissent trouver l'audace de réclamer un « bis »... (SP)

La Voix du mensonge

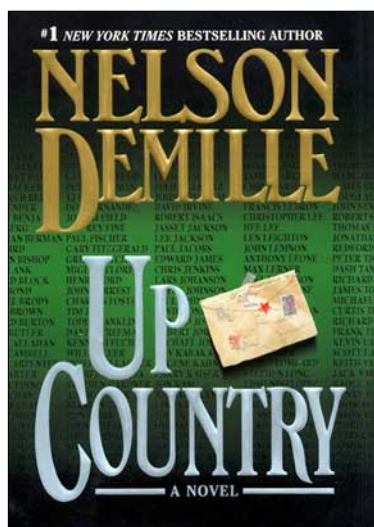
Barbara Parker

Payot, coll. Suspense, 390 pages.



Cartes postales de la guerre du Vietnam

Up Country de Nelson DeMille fait partie de ces trois ou quatre titres importants qu'on a le plaisir de lire au cours d'une année et dont on peut dire ensuite qu'on aurait voulu l'écrire. La chose est rare ! Quand je l'ai vu annoncé, je n'ai eu de cesse de me le procurer, pour ensuite le dévorer d'une traite avec un immense plaisir. Nous y retrouvons Paul Brenner, le sympathique héros de *La Fille du général*, une aventure militaro-policrière où Brenner avait dû affronter l'establishment militaire pour éclaircir le



meurtre crapuleux d'un officier qui était aussi la fille d'un général, héros de guerre fort décoré mais quelque peu disjoncté. Écœuré, Brenner songe à une retraite bien méritée, mais ses supérieurs ont d'autres projets. À Washington, sur le Mémorial des victimes de la guerre du Vietnam figure le nom d'un lieutenant dont la mort est entourée de mystère. Les autorités ont de bonnes raisons de croire que cet homme n'a pas été tué au combat, mais plutôt été assassiné par un officier américain. Il y a un témoin vietnamien. Blessé, caché dans un recoin, ce combattant aurait assisté au meurtre. On aimerait beaucoup avoir son témoignage. Le problème est qu'on ne sait pas si le gars est encore vivant ou non et, s'il l'est, dans quel coin du pays il se trouve. Tout ça, trente ans après les événements. Voici donc Paul Brenner qui part pour le Vietnam, engagé à contre-cœur dans un long périple qui le mènera sur les lieux d'anciennes batailles auxquelles il a participé. Ce voyage, plein de péripéties, de surprises et de multiples dangers, il le fera en compagnie de Susan Weber, son contact sur place, avec laquelle il aura une liaison torride et pleine d'embûches. En effet, Susan a l'air d'en savoir long sur sa mission, laquelle s'avère plus complexe et plus dangereuse que prévue. Et pourquoi diable trimballe-t-elle un revolver, chose interdite qui peut vous valoir une

exécution sommaire ? Le roman est long, assez touffu, car l'auteur nous propose une sorte de guide touristique et historique qui risque de rebuter certains lecteurs peu intéressés par ce conflit déjà ancien. Pour ma part, amateur inconditionnel de la combinaison polars/romans de guerre, je me suis régalé, même si l'intrigue principale semble parfois piétiner pour laisser Brenner évoquer ses souvenirs de combattant. Il y a des scènes de forte tension, surtout quand Brenner doit affronter un gradé vietnamien, le colonel Mang, un communiste pur et dur de la vieille école, qui déteste les Américains en général et Brenner en particulier. Il refuse de croire que celui-ci est un simple touriste et il s'ingénie à lui rendre la vie impossible. Le dénouement est explosif, totalement inattendu, avec une bonne dose d'ambiguïté résultant de l'identité de l'assassin. Quant à la confrontation ultime entre Mang et Brenner, elle est mémorable, quoique logique et prévisible si on y réfléchit un peu.

À traduire d'urgence... (NS)

Up Country

Nelson deMille

Warner Books, 706 pages.

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 4 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 4 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : septembre 2002

© **Alibis** et les auteurs